

La révolution

A QUAND LA REVOLUTION ?

Jamais le système capitaliste n'a connu aussi peu de contestations, jamais il n'y a eu aussi peu de pays qui ne se disent pas ouvertement capitalistes ou partisans du capitalisme, jamais il n'y a eu aussi peu de gens dans les pays capitalistes comme la France ou les Etats-Unis, par exemple, pour souhaiter que ce système change.

Cela fait bientôt 60 ans que le système capitaliste n'est plus guère contesté ; 60 ans, c'est-à-dire plusieurs générations. La dernière vague qui a déferlé sur le capitalisme date en effet de la classe ouvrière de 1936. 1936, cela n'a pas seulement été la grève générale en France, avec l'obtention des 40 heures au lieu de 48, et les premiers congés payés.

1936, c'était aussi une vague d'occupations d'usines avec un caractère pré-révolutionnaire, car les travailleurs trouvent ainsi le moyen de faire front massivement au vieux moyen qu'avait jusque-là le patronat de briser les grèves et qui était d'envoyer les jaunes faire tourner les machines à tout prix. 1936, c'est aussi les grandes organisations syndicales et politiques de la classe ouvrière, un moment débordées, désobéies quand elles l'appellent à reprendre le travail. 1936, cela a été aussi la révolution en Espagne, et une vague de grèves qui a déferlé sur toute l'Europe, y compris l'Europe de l'Est et jusqu'aux U.S.A. ainsi que dans les colonies.

Bref, partout les ouvriers relèvent la tête. On entend parler de grèves, de manifestations ouvrières. Les paysans, les commerçants, les autres classes sociales qu'on a pris l'habitude de voir dans les mouvements sociaux des années 1990, sont derrière la classe ouvrière car c'est elle qui est sur le devant de la scène. Et les idées qui vont avec ce mouvement sont bien plus généreuses.

Mais depuis bientôt 60 ans, il n'y a plus rien ou presque du côté de la classe ouvrière. On peut seulement mentionner 1956 où la classe ouvrière marque les événements en Europe de l'Est après la mort de Staline, avec des conseils ouvriers en Pologne, en Hongrie.

De toute l'histoire du capitalisme, celui-ci n'a jamais connu une période aussi longue sans bouleversement social important. Les moments les plus longs de stabilité sociale que cette société a connue, cela a d'abord été une période de plus de 40 ans après 1789, ensuite une période de près de 50 ans après la Commune de Paris. Dans ces longues périodes de 40 ou 50 ans, on pouvait au moins observer une chose, c'était la montée en puissance des organisations de la classe ouvrière aussi bien sur le plan syndical que politique ou par la participation aux grèves.

Aujourd'hui, non seulement nous vivons une période de stabilité sociale plus longue encore, mais tout recule dans la classe ouvrière : les grèves, le nombre de syndiqués, l'activité militante.

Dans la pratique, il n'a sans doute jamais été aussi difficile pour un travailleur conscient de convaincre ses camarades de travail qu'une révolution sociale est non seulement souhaitable mais encore possible. La révolution la plus connue dans la tête des travailleurs aujourd'hui, c'est encore celle de 1789. Si on veut parler de la Commune de Paris, il faudrait d'abord expliquer ce qui s'est passé, quand et avec qui, car bien rares sont ceux qui le savent. Quant à la révolution d'Octobre 1917, il faut là aussi raconter, expliquer car sinon se mélangent les traces laissées par l'installation rapide de la bureaucratie au pouvoir avec l'œuvre de la révolution elle-même.

Alors, la révolution sociale, la révolution ouvrière est-elle encore possible aujourd'hui ? Ou est-elle une histoire définitivement passée qui s'arrête en 1936 ou en 1956 ? Et le fait qu'il n'y ait pas eu de révolte ouvrière depuis, n'est-il pas la meilleure preuve que la révolution n'est plus d'actualité ? Vouloir répondre à cette question pose les mêmes difficultés que de répondre à une question du genre "quand aura lieu le prochain tremblement de terre ? " ou "quand aura lieu la prochaine éruption d'un volcan ?" Les réponses sont difficiles mais elles existent tout de même.

Si l'on regarde le passé et si l'on se pose la question "a-t-on prévu les précédentes périodes révolutionnaires ?", la réponse est "non". Certes, des militants ont cru que la révolution se produirait un jour. Certes, ils ont dépensé leur énergie sans compter pour implanter leurs idées autour d'eux dans le monde du travail. Et ces idées ont finalement germé et ce sont elles qui ont finalement marqué, politisé les mouvements quand ils ont surgi. Mais pour ce qui est de la date, du moment où pouvaient se produire ces bouleversements, alors là, la réponse est systématiquement non, non et non. Aucun événement révolutionnaire n'a jamais été prévu.

On pourrait se dire au moins qu'une situation sociale très bouleversée s'annonce par une remontée des grèves. Effectivement cela a été le cas pour Mai 1968. On observe de 1965 à 1968 une montée régulière, année après année : 1 million de jours de grève en 1965, 2 millions l'année suivante, 4 millions ensuite et puis c'est 1968 avec l'explosion qui totalise 150 millions de journées de grève. Mais c'est à peu près le seul cas de cette espèce.

En 1919-1920, années de vague de grèves qui en France fait écho à la révolution russe étendue à l'Europe et notamment en Allemagne, il y a eu respectivement 15 puis 23 millions de journées de grève. Pendant les 20 années qui les ont précédées, on oscillait de façon stable

entre 2 et 4 millions de journées de grève annuelles. Mais rien n'a annoncé ces années-là, du moins rien en France. Car c'est du côté de la classe ouvrière russe qu'a lieu alors l'initiative.

Juin 1936 est encore moins prévisible. S'il y a eu avant une poussée de fièvre, c'était en 1928 et en 1930 avec 6 et 7 millions de grévistes. Mais depuis 1932, le nombre de grévistes diminue et passe de 2 millions à 1 million de journées de grève en 1935. Il n'empêche que l'explosion de 1936 est telle que les statisticiens n'ont toujours pas réussi à faire le calcul du nombre total de journées perdues cette année-là.

On peut sans doute expliquer le recul des grèves entre 1930 et 1936 par la crise violente qui a éclaté en 1929 et qui développe le chômage à grande vitesse. Et l'on peut aussi expliquer l'explosion de 1936 comme une volonté accumulée pendant les années précédentes de réagir à toutes ces attaques, y compris aussi à la montée des fascismes avec l'arrivée de Hitler au pouvoir en 1933.

En fait, tout se passe donc comme si les deux phénomènes, les grèves habituelles d'un côté, les périodes d'explosion sociale comme Mai 68 ou Juin 36 de l'autre, étaient de nature différente ; une explosion sociale peut finalement survenir à tout moment par rapport au mouvement de grève ambiant : après une montée comme en mai 68, après une stagnation comme en 1919, ou même après un recul comme en 1936.

Il y a pourtant un problème, c'est qu'aujourd'hui les chiffres des grèves en France sont particulièrement faibles : ce sont les plus bas qu'on ait observés depuis... un siècle ! 700 000 journées de grève en 1990, 600 000 en 1991, 500 000 en 1992. Il faut remonter à 1895-96-97 pour trouver des chiffres aussi bas sur plusieurs années. Et il y a un siècle, il y avait deux fois moins de salariés en France. Alors, on peut se demander si l'on n'est pas tout de même entré dans une période spéciale, nouvelle, différente, où le mouvement ouvrier pourrait s'éteindre totalement en restant durablement à moins d'un million de journées de grève, peut-être même à moins de 500 000. Peut-être... Seul l'avenir peut nous le dire.

Mais quand on est militant et qu'on le reste, on ne regarde pas les choses avec fatalisme, au contraire. On apprend à trouver dans toute situation des points d'appui pour changer ces choses. Au lendemain de la Commune de Paris et de la répression qui l'a suivie, le nombre de journées de grève était tombé à 35 000. (C'est le chiffre pour 1873). C'est le plus petit chiffre de toutes les statistiques jamais enregistré en France. Cette année là, la plupart des militants restés vivants étaient soit en prison, soit dans les bagnes des colonies. Eh bien même en prison, il restera suffisamment d'entre eux pour défendre leurs idées, les conserver, les répandre même autour d'eux et finalement finir par faire revivre l'idée qu'on peut changer le monde, l'idée que la classe ouvrière peut jouer son rôle. Et ce sont ces idées qui finiront par remonter le courant et marquer les grands mouvements sociaux quand ils renaîtront presque 50 ans plus tard, dans la vague de la révolution russe.

En soi, les grèves ne sont pas forcément un signe de maturité ou de progression de la conscience ouvrière. Par exemple, une longue période voit un nombre de journées de grève important de 1971 à 1980. Pendant 10 ans, en France, on reste régulièrement autour de 4 millions de grévistes. C'est la seule fois où un tel phénomène est aussi long depuis plus d'un siècle. Mais quel a été l'aboutissement de cette vague plus forte et plus longue ? Uniquement l'arrivée de la gauche au gouvernement, arrivée dans laquelle trop de travailleurs et de militants avaient en fait reporté leurs espoirs. Et les illusions se sont transformées en autant de désillusions.

Alors, ce qui compte au moins autant que la quantité dans les mouvements sociaux, c'est la qualité. Mieux vaut moins mais mieux. Mieux vaut dix fois moins de grévistes mais avec des idées justes et sans les illusions dans les élections ou dans des partis qui ne sont pas ceux réellement de la classe ouvrière.

Le seul moyen de savoir si un Mai 68 ou un Juin 36 peuvent encore se produire, c'est de se demander si les causes de ce genre de mouvement profond et massif existent toujours ou pas. De même que le seul moyen de savoir si telle région peut connaître un tremblement de terre ou une éruption volcanique est de connaître et de comprendre d'abord la nature des forces qui entrent en jeu dans ces phénomènes.

Tant qu'on n'avait pas une idée des forces qui sont à l'origine des tremblements de terre ou des volcans, tout ce qu'on pouvait faire, c'était prier ou lire l'avenir dans le marc de café. Mais on a fini par comprendre l'origine des phénomènes : il y a de gigantesques courants de magma à l'intérieur de la Terre. Ces courants sont en circulation dans des mouvements en forme de boucles et ils obéissent à une loi de la physique qui veut qu'il faille évacuer la chaleur de l'intérieur de la Terre vers l'écorce et l'extérieur plus froids.

Il n'y aurait pas de bouleversement cataclysmique comme un tremblement de terre ou une éruption volcanique si cette évacuation de chaleur ne se heurtait à une force contraire. D'ailleurs, pendant les premières années de sa vie, tant que la Terre était assez chaude, et que la surface n'était pas encore solidifiée, cette évacuation se faisait régulièrement, comme à la surface d'un liquide.

Mais la surface du globe en contact avec le vide a refroidi bien plus vite que l'intérieur. Et ce qui devait arriver arriva : cette surface a fini par atteindre une température où le magma visqueux se transforme en roche solide. Et cette croûte solide qui s'est formée est devenue un obstacle à l'évacuation facile de la chaleur encore fermée dans un volume considérable.

Mais cet obstacle ne résout pas la contradiction. Au contraire, il l'aggrave. Sous la croûte, maintenant, ce sont des forces considérables qui doivent s'accumuler avant que soudain, ici ou là, la Terre s'entrouvre, les plaques qui constituent l'écorce se déplacent, la lave transperce la roche refroidie. Mais c'est inéluctable.

Désormais le refroidissement interne de la Terre ne peut plus se faire que par à-coups, par révolutions, après avoir accumulé des forces suffisantes à chaque fois avant d'atteindre un point de rupture, où l'énergie accumulée pendant des années de calme apparent, se libère d'un coup.

Grâce à cette explication, on sait maintenant où des tremblements de terre et des éruptions volcaniques peuvent avoir lieu, et où ils ne peuvent pas avoir lieu. Car sous la pression de ces courants internes, l'écorce terrestre s'est en fait découpée, et elle est actuellement constituée d'une douzaine de plaques accolées les unes aux autres. La quasi-totalité des tremblements de terre et des volcans actifs se situe sur les bords de ces plaques.

Du coup, on s'est mis à étudier soigneusement ces zones-là. Et l'on a fini par découvrir que là au moins, on pouvait, peu avant ces événements, en déceler des signes annonciateurs. Lorsque la lave d'un volcan, par exemple, commence à remonter dans sa cheminée, il se produit des petites modifications de la forme du cratère que l'on peut mesurer finement au rayon laser. Cela n'empêchera bien sûr pas l'éruption, mais peut permettre de prendre éventuellement des mesures d'évacuation de la population si on le juge nécessaire.

La société capitaliste a l'air aussi solide que la surface de la Terre. Parce qu'elle s'est stabilisée, après la période bouleversée qui a suivi sa naissance il y a deux siècles. Les injustices de la vieille société moyenâgeuse ont bien été évacuées par la révolution bourgeoise, et c'est ce qui a permis de constituer le socle de la société actuelle. Mais la bourgeoisie n'a pas évacué toutes les injustices, loin de là. L'exploitation de l'homme par l'homme subsiste, même si elle a pris une autre forme plus subtile. Le développement puis la concentration du capitalisme ont considérablement développé l'exploitation et les injustices.

Jamais le système capitaliste n'avait concentré en des mains aussi peu nombreuses la puissance, la richesse, les pouvoirs de décision, en dominant un aussi grand nombre de gens sur la planète entière. Selon les chiffres les plus récents (Le Monde Diplomatique, juin 93, p.2) les 35 000 plus grandes firmes mondiales contrôlent à elles seules le quart de toute la production mondiale de l'humanité entière. Ces firmes n'ont besoin pour cela que d'employer 3% des emplois (10% des emplois dans les pays riches, et 1% de ceux des pays pauvres).

Le journal qui donne ces chiffres, le Monde Diplomatique de juin 93, écrit (p.2) : "Marx avait raison. L'infrastructure économique continue à dicter ses règles à la superstructure politique et sociale." Et un peu plus loin, il décrit le monde actuel comme une immense pyramide sociale : "Au sommet de cette pyramide se trouve la minuscule élite transnationale, le pouvoir technologique, industriel et, surtout, financier (les 35 000 firmes). En dessous, les classes moyennes, dont les membres peuvent perdre à tout moment leur sécurité. Les gains économiques et sociaux que les travailleurs ont mis des décennies, si ce n'est des siècles, à acquérir, risquent d'être volatilisés dans la concurrence à outrance. Enfin, à la base de la pyramide, cette masse énorme de gens - surtout dans le Sud, mais aussi dans les pays riches - pour lesquels ce système mondialisé n'a aucun projet. Inutiles pour la production, ne consommant presque rien, des centaines de millions de personnes sont devenues encombrantes. Elles sont perçues comme les nouvelles "classes dangereuses".

Jamais le système capitaliste n'avait engendré autant de puissance d'un côté et de souffrance de l'autre. Jamais les écarts entre les riches et les pauvres n'avaient non plus été aussi grands, aussi criants et jamais ils n'ont été en s'accroissant aussi vite qu'ils le font aujourd'hui.

Jamais il n'y a eu enfin autant de richesses produites sur la planète par les hommes, et en particulier pour la première fois la production de nourriture, comptée par exemple sous forme de calories, dépasse les besoins de l'humanité en bouches à nourrir. Mais jamais il n'y a eu autant de morts de faim, non par absence de nourriture, mais par absence de pouvoir d'achat des pauvres parce que le système n'est intéressé à vendre que de la nourriture chère. S'il le faut, et il le faut dans ce système odieux, on dépense des milliards pour faire monter artificiellement les prix en faisant des stocks. Non pas des stocks comme l'étaient ceux du Moyen Age ou de l'Antiquité, des stocks qui étaient une sécurité contre les intempéries, mais des stocks qui dans le système capitaliste servent à créer une pénurie artificielle, à retirer des produits du marché avec comme objectif avoué que leurs prix restent artificiellement élevés. Jamais un système économique n'avait tué à petit feu autant de gens : 15 millions d'enfants meurent de malnutrition chaque année dans l'indifférence générale.

L'énergie de la révolution, la chaleur du magma social, elle est dans ces écarts-là. Et la loi de la société est que lorsque d'un côté les besoins ne sont pas satisfaits, et que de l'autre on fait des dépenses somptuaires, lorsque d'un côté on n'a pas le strict nécessaire ou qu'on peut le perdre alors qu'ailleurs on accumule le superflu et qu'on dépense pour détruire, le monde ne peut être stable longtemps.

Alors, l'énergie de la révolution est une énergie terrible. Quand elle s'ébranle enfin, elle est bien difficile à canaliser, et il faut des années pour la stopper. Cette énergie ne connaît pas de frontières. Cette énergie, c'est aujourd'hui, c'est tous les jours qu'elle s'accumule, qu'elle s'amoncèle sans pouvoir se libérer. Cette énergie, elle est dans les raisons de s'indigner, de se révolter qui ne cessent d'augmenter chez chaque opprimé. Même si l'on veut encore un peu se raconter des histoires sur les issues et les moyens de s'en sortir, de ne plus être ouvrier par exemple, ou rêver à un bel avenir pour ses enfants. La réalité est plus têtue que toutes les illusions, et celles-ci ont toujours une fin.

L'énergie de la révolution qui s'accumule, le révolutionnaire peut la voir comme le vulcanologue sait déceler l'énergie du volcan. Même dans des chiffres en recul, comme celui des journées de grève de ces dernières années, revenons-y. Le nombre de journées de grève était de 1,2 million en 1988, 900 000 en 89, 700 000 en 90, 660 000 en 91 et 490 000 en 92 ; c'est une baisse, et de plus à un niveau qu'on ne retrouve aussi bas qu'il y a un siècle. Mais si l'on regarde le nombre de grèves et non plus le nombre de journées de grève, il n'y a pas un tel recul. Le chiffre tourne régulièrement entre 1 500 et 2 000 grèves annuelles environ. Et ce chiffre est exactement le même qu'à la veille de 1968 (1 675 conflits en 1967). Il est même bien au-dessus de ce qu'il pouvait être à la veille de 1936 (il y avait en effet 376 conflits recensés en 1935). Ce qui se passe, c'est que les grèves durent moins longtemps, qu'elles entraînent moins de monde, mais le nombre d'endroits où des soubresauts annoncent le mouvement social profond, lui ne bouge guère et reste du même ordre de grandeur.

S'il y avait une période à comparer à la nôtre, ce serait bien plus 1936 que 1968, à cause de la crise et du chômage important. Et on a vu qu'au cours des années qui précédaient Juin 36, le nombre de journées de grèves avait régulièrement baissé aussi.

Derrière le nombre de grévistes en baisse, on peut lire la pression du chômage qui n'a jamais atteint de tels chiffres lui avec 3 millions, et en réalité 5 millions de chômeurs si l'on compte les RMistes et les faux emplois. On peut lire aussi le désarroi des jeunes générations qui sont livrées à elles-mêmes parce que les militants des précédentes qui ont perdu leurs illusions n'ont plus grand-chose à offrir comme perspectives. Tout ce poids du chômage, tout ce poids d'absence militante et d'absence de perspectives dans la classe ouvrière, tout cela joue le rôle de force de refroidissement, de pesanteur qui empêchent encore le vieux socle de trembler et de s'ouvrir. Mais le chômage, et toutes les pressions du monde patronal, s'ils peuvent retarder le moment de l'explosion, accumulent en attendant l'énergie qui se libérera alors d'un seul coup quand le sol finira par craquer.

février – juin 1993